

Je suis Rocco

Salvatore Calcagno

Numéro 160 (3), 2016

Actoral

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83157ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Calcagno, S. (2016). Je suis Rocco. *Jeu*, (160), 41–45.



Pour nous faire découvrir sa démarche, entrer dans sa vision du monde, Salvatore Calcagno a opté pour l'autoportrait. Depuis le plateau de sa nouvelle création, *Io sono Rocco*, le metteur en scène s'est entretenu... avec lui-même.

Je suis Rocco

Io sono Rocco de Salvatore Calcagno sera présenté à l'Usine C en 2016 à l'occasion du festival Actoral. Sur la photo : Chloé de Grom. © Michel Boermans

Salvatore Calcagno

Je me suis rêvé metteur en scène pour pouvoir toucher à tout en même temps. Jouer et danser à travers le corps de mes performeurs, les mettre en lumière, en costumes, en musique...

La Vecchia Vacca de Salvatore Calcagno, présentée à la Chapelle à l'hiver 2015. Sur la photo : Coline Wauters. © Michel Boermans



« **Création** »... On peut dire que le mot résonne intensément pour moi, ces dernières semaines. Je suis « en plein dedans », comme on dit. On est en plein dedans... Ce « on » très fort qui est l'une des raisons pour lesquelles j'ai commencé à faire du théâtre (ou, du moins, pour lesquelles j'ai continué). « On », c'était aussi mon amie Émilie Flamant, comédienne, et moi, notre décision commune d'en faire un métier, et toutes les collaborations qui ont suivi, renforçant plus encore notre amitié. Le théâtre: avant tout une histoire de rencontres...

Je suis entré à l'Institut national supérieur des arts du spectacle et des techniques de diffusion (INSAS) à 18 ans; j'étais le plus jeune de ma promotion. Mais ce retard à rattraper (je peux le dire aujourd'hui: je ne connaissais du théâtre que mes instincts), je crois l'avoir transformé en hypercuriosité, en hyperéveil à tout ce que l'école et les autres pouvaient m'apporter. Des salles de théâtre, je connaissais essentiellement ce qui était dans le programme scolaire et quelques précieux livres, prêtés par mon professeur.

Aux examens d'entrée de l'INSAS, j'avais glissé au jury un convaincant « J'apprends vite », sur lequel j'ai toujours voulu tenir mes promesses. J'ai grandi en même temps que ces années d'école... jusqu'à la création de mon projet de fin d'études, *La Vecchia Vacca*, avec lequel on a tourné, notamment à Montréal, à la Chapelle.

Aujourd'hui, quatre ans après ma sortie, je monte mon troisième spectacle, *Io sono Rocco*, qui sera présenté pour la première fois les 26, 27 et 28 mai au Kunstenfestivaldesarts. Il est la suite logique du travail entamé plus tôt. Au fur et à mesure des années, ma recherche (qui a commencé dans l'enfance, je crois, alors que j'étais fasciné par les spectacles de fin d'année du cours de danse de ma grande sœur) s'est concrétisée. Depuis *Gnocchi* (ma première forme, présentée à l'école, où il était question d'un « inceste culinaire », comme j'aime à en reprendre la formule), je construis une à une les pièces d'un puzzle plus grand, qui serait une sorte d'« explosion », de « condensé » de recherches, d'obsessions, de fantasmes. Par « obsessions », j'entends images, lumière, rythme, couleurs... Je me suis rêvé metteur en scène pour pouvoir toucher à tout en même temps. Jouer et danser à travers le corps de mes performeurs, les mettre en lumière, en costumes, en musique...

Je n'ai pas de superobjectif à atteindre tout au bout, de « super-spectacle-consécration ». Il s'agit plutôt d'une lumière qui guide, découvre peu à peu des zones d'ombre et en plonge d'autres dans le noir; le voyage étant finalement plus important que la destination. C'est un risque qui m'excite de plus en plus et avec lequel je flirte manifestement dans *Io sono Rocco*, où, par exemple, je travaille pour la première fois avec un danseur et une chanteuse d'opéra. Même si, dans cette recherche, je décline à nouveau des éléments qui me sont chers, comme la question de la maternité au cœur de *La Vecchia Vacca*, l'érotisme du *Garçon de la piscine* ou encore les tomates de *Gnocchi*...

**Le titre du spectacle, *Io sono Rocco* (« Je suis Rocco »),
comme réaffirmation du moi (et par là du « nous »)
peut d'ailleurs faire écho à la déferlante
« Je suis Charlie » ou « Je suis Bruxelles ».
C'est marrant, il y a presque quelque chose
de schizophrène dans le fait de dire « Je suis »...**

IO SONO ROCCO

Io sono Rocco, c'est d'abord la redécouverte, quelque temps après le décès de mon père, de ses vinyles d'Ennio Morricone. Depuis l'enfance, je suis fasciné par les vieux westerns, la retenue – et l'explosion à la fois – de sentiments très forts, qui se manifestent à travers le lyrisme des paysages ou des hardes de chevaux qui galopent. C'est incroyable comment, à travers des histoires finalement très simples, la tension peut être maintenue des heures durant... Et puis la puissance évocatrice de la musique est assez incroyable ! Sergio Leone a construit certains de ses films en partant de la musique et non l'inverse, comme cela se fait habituellement. La musique guide, structure le film, comme s'il s'agissait d'un « opéra muet ».

De la même manière, j'ai choisi de partir de la musique pour créer un « chapitre chorégraphié (et fantasmé) de mon journal intime », dont le cœur dramaturgique serait la question du deuil après une mort ou une séparation. Lorsque j'ai réécouté pour la première fois ces disques, j'ai eu une sensation très étrange. D'un coup m'est revenu en mémoire le silence très particulier qui a suivi le décès de mon père. Les gens étaient en mouvement, partaient ou arrivaient, mais dans un silence que je n'oublierai jamais. C'était comme si, pour la première fois, je pouvais entendre, sentir, et même saisir le silence. Dans *Io sono Rocco*, c'est l'un des axes sur lesquels nous travaillons. Sur le plateau, les êtres se mouvant silencieusement (mais, paradoxalement, accompagnés de musique) semblent suspendus dans le temps.

On dit de mon théâtre qu'il est cinématographique; je n'ai jamais caché mes références (Fellini pour la folie de ses personnages ou encore Visconti, qui justifie mes obsessions). Pour faire travailler les acteurs – comme pour mettre en espace à proprement parler –, j'utilise très souvent l'idée de caméra. Les personnages du *Garçon de la piscine*, par exemple, répondaient dans la première scène aux questions imaginaires et inaudibles d'une caméra. Dans *Io sono Rocco*, je me sers essentiellement de l'idée de caméra pour le jeu sensible des acteurs. Je dis à la comédienne: « Là, la caméra zoome sur ta main qui balaie tes cheveux », ou encore « Lorsque tu marches, la caméra te suit en *travelling* dans un parking désaffecté et le son de tes talons aiguilles résonne. »

Du western, je n'emprunte pas les histoires, mais les codes, les archétypes (des personnages très définis, presque caricaturaux, drôles sans que ce soit du ressort de la comédie). Puis quelque chose de l'ordre de la catharsis aussi, je crois... Dans les westerns, il y a toutes ces choses tentantes mais impossibles (ou du moins déconseillées) dans la vie: la division du monde entre bons et mauvais, l'idée de vengeance qui efface tout. *Io sono Rocco*, c'est l'histoire de la Mort (avec une majuscule; elle sera interprétée par Chloé de Grom, comédienne dans tous mes spectacles) qui s'invite à la table de Rocco; et de Rocco qui décide de la défier, dans un duel qui devient presque amoureux. En cela, je pense que le spectacle est politique, ou en tout cas au cœur de l'actualité. La mort prend plein de formes différentes: elle s'insinue

tantôt sournoisement, sous un déguisement, tantôt avec le visage de l'horreur... C'est un peu comme si, aujourd'hui, j'avais besoin de dire: « On n'a pas peur, on est plus forts, on va continuer à vivre et à avancer. » Ici, ce besoin se concrétise à travers les traits d'un héros. La scène comme possibilité de créer celui à qui on aurait dû penser avant, celui dont le dessein – et non des moindres – est de « tuer la mort ». S'il y arrive, sera-t-il libre et, si oui, à quel prix ?

Le titre du spectacle, *Io sono Rocco* (« Je suis Rocco »), comme réaffirmation du moi (et par là du « nous ») peut d'ailleurs faire écho à la déferlante « Je suis Charlie » ou « Je suis Bruxelles ». C'est marrant, il y a presque quelque chose de schizophrène dans le fait de dire « Je suis »... Le deuil, c'est aussi cette nécessité d'un nouveau départ, ce besoin de renaissance, cette pulsion de vie. Je suis toujours émerveillé qu'à un décès dans une famille équivalait souvent une naissance. A-t-on toujours besoin de voir la mort pour regarder la vie ? Cette pulsion de vie ne pouvait être, selon moi, incarnée que par un danseur, car la danse a ce pouvoir de raconter avec force les états – sans les mots, mais en les vivant et, par là, en les dépassant presque. Parallèlement, il y a comme une volonté de ne « pas prendre position », possibilité que m'offre la danse... Puis aussi ce truc où le corps dit: « Je t'apprivoise... »



Io sono Rocco de Salvatore Calcagno.
Sur la photo : Axel Ibot et Chloé de Grom.
© Michel Boermans

Dans mes précédents spectacles, je faisais déjà danser le corps de mes comédiens; ici, je fais jouer Axel Ibot, danseur. Dans mon travail, il est question de gestes quotidiens comme puissants révélateurs des émotions, de qui on est. Quid d'une cigarette dans *Le Garçon de la piscine* ou de tartines beurrées à vive allure dans *La Vecchia Vacca*? Pour *Io sono Rocco*, les mots sont lâchés: pantomime, mimodrame. C'est une forme idéale, qui non seulement engage le corps, mais peut être vecteur de rire, de poésie et d'absurdité. J'adore créer et montrer l'absurdité au théâtre. Le rire est très important pour moi: ça met ensemble, ça libère et, en même temps, ça fait réfléchir.

ICI ET MAINTENANT

Travailler avec un danseur (et la chanteuse lyrique Elise Caluwaerts) est l'une des raisons pour lesquelles j'évite le plus possible de parler de «spectacle» quand je parle de *Io sono Rocco*. Pas parce que ce n'en est pas un ou pour justifier une quelconque faiblesse, mais parce qu'il s'agit d'une recherche et que je souhaite l'assumer comme telle, jusque dans la façon dont cette recherche sera (concrètement) mise en lumière. Je veux qu'on soit dans l'ici et maintenant, et que tout serve cet ici et maintenant (le mette en évidence, le magnifie...), ce qui n'était pas le cas dans mes spectacles précédents, où je faisais surgir beaucoup de temps et d'espaces différents de ceux de la représentation. Cela n'enlève rien à l'idée de voyage qui m'est très chère, mais le présent de la performance est capital.

En ce moment, nous sommes en répétition à Bruxelles, au Théâtre Varia, et ce, jusqu'au moment des représentations, fin mai. Cela fait suite à une première période de recherche à Montévidéo (Marseille) et à une première présentation de maquette au Théâtre de Vanves, à l'occasion du Festival Artdanthé. Je trouve toujours cela très délicat de présenter une étape de travail; mais là, ça a été vraiment bénéfique. Puis ça a mis toute l'équipe à l'apogée de cette idée de *hic et nunc*. On a décidé de changer de salle à la dernière minute, la musique s'est arrêtée et les performeurs ont dû s'adapter et recommencer la proposition au début, l'accessoire d'Axel a explosé! Et, pourtant, on est très heureux de cette première expérience publique; j'y ai vu des choses que je n'aurais pas pu voir autrement et sur lesquelles je sais aujourd'hui qu'on peut travailler. Pour la première fois, j'ai vraiment vu jouer mes acteurs et perçu tout le potentiel comique que je soupçonnais et espérais! ●

Dans mon travail, il est question de gestes quotidiens comme puissants révélateurs des émotions, de qui on est. [...]

Pour *Io sono Rocco*, les mots sont lâchés: pantomime, mimodrame.

C'est une forme idéale, qui non seulement engage le corps, mais peut être vecteur de rire, de poésie et d'absurdité.

Né à La Louvière dans une famille sicilienne, **Salvatore Calcagno** insuffle dans son théâtre une forte dimension autobiographique et populaire. Dans ses mises en scène, *Le Garçon de la piscine*, *La Vecchia Vacca* et maintenant *Io sono Rocco*, une écriture scénique millimétrée témoigne d'une obsession assumée pour le rythme, la couleur, la lumière, la forme et le détail.